

veur de ses autres enfans, et il ne conserva pour lui que \$1,000 qu'il employa à parcourir les États-Unis pour prêcher le millérisme et y convertir les incrédules. Mais l'époque fixée pour la fin du monde arriva, et le monde resta debout. Notre croyant commença à douter, et, après plusieurs mois d'attente, ne voyant toujours rien venir, il reconnut qu'il avait été dupe. Il résolut de reprendre son commerce, et demanda de l'argent à son fils, mais celui-ci pensa que cet argent était mieux entre ses mains que dans celle d'un père aussi crédule, et il refusa de se dessaisir. Le père indigné, lui intenta un procès pour faire révoquer sa donation faite, dit-il dans un moment d'illusion où il n'était pas sain d'esprit. La solution de ce procès est attendue avec anxiété par une foule de pauvres milléristes qui se sont dessaisis de leur bien, sous l'empire de la même illusion, et qui le revendiqueraient aussitôt, s'il s'établissait un précédent juridique en leur faveur.

RELATION DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE 1755.  
LETTRE D'UN MONSIEUR DE LONDRES A SON CORRESPONDANT.

Suite.

Comme ç'aurait été le comble de la folie de m'aventurer à passer par cette étroite où je ne m'étais sauvé que par une providence extraordinaire, je jugeai qu'il était plus sûr de retourner par les ruines de St. Paul jusqu'au bord de la rivière, comme l'eau paraissait alors agitée. Delà, je continuai, avec quelque danger, jusqu'à la grande place qui est devant le couvent Irlandais de *Corpo Sancto*, qui avait été jeté par terre et où un grand nombre de peuple qui entendaient la messe trouvaient leurs tombeaux avec plusieurs des Frères; le reste de la communauté était sur la place, et regardaient avec des contenance abattues ces tristes ruines; delà je pris mon chemin par derrière le Palais, ayant d'un côté la cour des vaisseaux; mais je trouvai le passage qui aboutissait à la grande rue bouché par les ruines de la maison de l'Opéra, une des plus solides et des plus magnifiques bâties en ce genre qui soit dans l'Europe et qui venait d'être finie à une dépense énorme. Un vaste amas de pierres, chacune pesant plusieurs tonnes, avait entièrement comblé la façade de la maison de M. Bristow qui était devant: et M. Ward, son associé, me dit le lendemain, qu'il sortait justement dehors à la porte, qu'il avait déjà un pied sur le seuil, quand la partie ouest de l'Opéra tomba, et que s'il n'eut reculé en arrière à l'instant, il aurait été écrasé en mille pièces.

De là, je virai de bord, et essayai par un autre chemin de me rendre dans le grand carré du palais, deux fois plus large que *Lincoln's Inn-fields*. Une partie de ce carré avait été pris pour ce superbe quai dont j'ai parlé, et qui n'est plus; mais ce passage était aussi obstrué par les pierres tombées de la grande arche de la porte de ville. Je ne pus m'empêcher de remarquer que tous les appartemens où résidait la famille royale étaient abattus, et qu'eux mêmes sans un miracle extraordinaire auraient inévitablement péri, s'ils avaient été là au moment du choc. Trouvant ce passage impraticable, je tournai du côté de l'autre arche qui conduit au nouveau carré du palais et qui n'est pas le demi quart aussi grand que l'autre, un côté avait été pris pour l'église patriarchale, qui servait aussi de chapelle à la famille royale, l'autre côté était employé pour une magnifique bâtisse d'architecture moderne, mais non encore finie, le toit et une partie des murs de front étaient tombés, et le reste malgré sa solidité avait été tellement ébranlé que de larges pierres en tombaient d'en haut, et toutes les parties en paraissaient séparées. Le carré était rempli de carrosses, chariots, chaises, chevaux et mules, abandonnés par leurs conducteurs ainsi que par leurs maîtres.

La noblesse, la bourgeoisie et le clergé qui assistaient au service divin quand le tremblement de terre commença, se sauvèrent avec la dernière précipitation, chacun où la peur le portait, laissant les splendides appareils des nombreux autels à la disposition du premier venu, mais cela ne m'affecta pas autant que la détresse de ces pauvres animaux, qui paraissaient sensibles à leur triste destin, quelques uns avaient été tués, d'autres blessés, mais le plus grand nombre n'avait reçu aucun mal et restait là pour périr de faim.

De ce quarré le chemin conduisait chez mon ami, à travers une rue étroite et escarpée; les nouvelles scènes d'horreur que je rencontrai là surpassaient toute description. On ne pouvait entendre que cris et gémissemens; je ne pus rencontrer dans ce passage une seule âme qui ne pleurait la mort de ses plus proches parens, de ses plus tendres amis et la perte de toute leur subsistance. Je ne pouvais faire un seul pas sans marcher sur des morts ou des mourans; ici des carrosses avec leurs maîtres, chevaux et conducteurs presque brisés en pièces; là des mères avec leurs enfans dans les bras; d'un autre côté des dames richement habillées, des prêtres, des religieux, des gentilshommes, des ouvriers, morts ou expirans, les uns avaient les reins ou les jambes cassés, d'autres d'énormes pierres sur leurs poitrines, quelques uns étaient presque enterrés sous les décombres et

criaient en vain aux passans de les secourir, ils étaient laissés pour morts comme les autres.

A la fin, j'arrivai près de la maison de mon ami, pour qui j'étais si inquiet, mais la trouvant, ainsi que les maisons voisines, abattue, cela ne me fit plus douter de sa perte, je ne pensai plus qu'à sauver ma vie du mieux qu'il me fut possible, et en moins d'une heure j'arrivai à une maison publique tenue par un nommé Morley près du cimetière anglais, à environ un demi mille de la ville; j'y restai avec plusieurs de mes compatriotes, aussi bien que des Portugais, dans les mêmes déplorables circonstances: ayant toujours, depuis ce tems, couché par terre, et toujours dehors, ayant à peine de quoi nous couvrir, pour nous défendre de la rigueur de l'air, qui à cette saison est extrêmement froid et perçant.—Peut-être, allez vous croire que cette triste catastrophe est à sa fin; mais hélas! les horreurs du premier de novembre pourraient remplir un volume. Aussitôt qu'il fit brun, un autre spectacle non moins terrible que celui que je viens de décrire, se présenta à la vue; la ville entière parut en flammes, elles étaient si brillantes qu'on pouvait voir et lire facilement. On peut dire sans exagérer, qu'il y avait cent places à la fois qui brûlaient, et cela continua pendant six jours entiers, sans aucune interruption et sans qu'on fit le moindre effort pour en arrêter les progrès.

Le feu continua de consumer tout ce que le tremblement avait épargné, et tout le monde était si abattu et si épouvanté que peu ou point avait le courage d'essayer à sauver la moindre partie de leurs effets: chacun avait les yeux fixés sur les flammes, et regardait avec une tristesse muette, qui était seulement interrompue par les cris et les gémissemens de quelques femmes et de quelques enfans, qui se recommandaient aux saints et aux anges pour en obtenir du secours à chaque fois que la terre commençait à trembler, ce qui arriva souvent pendant la nuit, et je puis dire même que depuis ce tems, les chocs plus ou moins forts n'avaient pas un quart d'heure d'interruption. Je n'ai jamais pu savoir si ce terrible incendie était dû à quelques irrptions souterraines, comme quelques uns le supposaient; mais trois causes qui concourraient ensemble peuvent naturellement rendre compte de cet épouvantable désastre. Le premier novembre étant le jour de la Toussaint, qui est une grande fête chez les Portugais, toutes les autels des églises et chapelles, (quelques-unes en ont jusqu'à vingt) étaient illuminés par un grand nombre de cierges et de lampes, comme d'ordinaire; cela mit le feu aux rideaux, et aux boiseries qui tombaient par les différens chocs, l'incendie se communiqua bien vite aux maisons voisines, ce qui joint aux feux des cheminées de cuisine l'augmenta à un tel degré qu'il aurait facilement consumé toute la ville, quand bien même il n'y aurait point eu d'autres causes, surtout vu qu'il n'y avait point d'interruption.

Mais ce qui vous paraîtra incroyable, si le fait était moins public et moins notoire, c'est qu'une bande d'effrontés bandits, qui avaient été emprisonnés, et qui étaient sortis de leurs cachots quand le mur tomba au premier choc, étaient occupés à mettre le feu aux bâties qui avaient chance d'échapper à la destruction générale; je ne peux concevoir ce qui pouvait les conduire à cette œuvre diabolique, si ce n'est pour ajouter à la crainte et à la confusion, pour pouvoir par ce moyen piller avec plus de sûreté. Pourtant il n'était pas nécessaire de prendre cette peine, car ils auraient bien pu faire leurs affaires sans cela, puisque toute la ville avait été désertée avant la nuit, en sorte que je crois qu'il n'y resta pas une seule âme, excepté ces exécrables scélérats, avec quelques autres de leur trempe. Il est possible que quelques uns d'entr'eux avaient d'autres motifs que de voler, tel qu'un particulier, qu'on dit être un Maure condamné à la potence, il avoua au gibet, (1) qu'il avait mis de sa propre main, le feu au palais royal, se faisant gloire en même tems de cette action, et disant jusqu'à son dernier souffle, qu'il espérait avoir brûlé toute la famille royale. On croit aussi généralement que la maison de M. Bristow qui était un édifice extrêmement solide, bâti de grosses pierres en voûte, et qui avait soutenu les chocs sans dommages considérables, autres que ceux que j'ai mentionnés, a été brûlée de la même manière. Enfin on peut dire que le feu, d'une manière ou de l'autre, avait détruit la ville entière, au moins tout ce qu'il y avait de riche et de précieux. Il est impossible de pouvoir estimer le dommage, mais vous pourrez juger qu'il a été immense d'après les détails suivans.

Toutes les fines tapisseries, peintures, vaisselles, bijoux, fournitures, etc. du palais royal, montant à plusieurs millions, les riches vêtements et ornemens coûteux de l'Église patriarchale y attenante, et où le service divin était célébré avec non moins de pompe que dans

(1) Vingt-quatre de ces scélérats furent exécutés en peu de jours.